
TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Écrivain, critique, scénariste, cinéaste, responsable d'émissions littéraires à la télévision, Achillèas Kyriakidis a aussi trouvé le temps de traduire en grec des dizaines de livres à partir de quatre langues – et quels livres ! Sa spécialité, c'est la mission impossible, les acrobaties verbales jugées intraduisibles. Il a donné des Exercices de style et de La vie, mode d'emploi, notamment, des versions grecques ébourifantes. Mais Kyriakidis n'est pas seulement un virtuose de l'écriture : il parle de son travail avec une passion contagieuse et beaucoup d'humour. On s'en souvient peut-être : il était à Arles en 1986, à la table ronde Queneau, et à Paris en 1992, pour une journée Perec.

Achillès Kyriakidis

TransLittérature : *Comment as-tu commencé à traduire ?*

Achillès Kyriakidis : L'étonnant, c'est que je n'ai pas commencé à partir d'une des langues que je connaissais (l'anglais ou le français), mais d'une autre que j'ai dû... apprendre d'abord : l'espagnol ! En 1982, complètement fou de Borges et désespéré par deux traductions lamentables de ses œuvres qui venaient d'être publiées en Grèce, j'ai décidé qu'il me fallait apprendre sa langue si je voulais entrer dans son jardin, que j'imaginai plein de délices. Je ne me trompais pas. Bientôt, j'ai décidé de me jeter à l'eau en traduisant deux nouvelles de Borges qui venaient de paraître sous le titre *Rosa y azul (Rose et bleu)*. Et par la suite j'ai traduit 33 livres...

TL : *Quelqu'un t'a-t-il enseigné la traduction ?*

A.K. : Non. Je ne suis pas très sûr qu'un bon traducteur a nécessairement appris à traduire, ou, réciproquement, que celui qui apprend à traduire sera automatiquement un bon traducteur. Et je ne sais pas non plus ce qui peut s'enseigner en traduction. De toute façon, ce qui doit guider chaque traducteur, son éthique, ne peut s'enseigner...

TL : *Te considères-tu écrivain autant que traducteur ?*

A.K. : Je crois que le traducteur (à savoir quelqu'un dont la tâche est de familiariser le lecteur avec le monde d'une autre langue) est du même coup, inévitablement, écrivain (à savoir quelqu'un qui, essentiellement, se soucie de *sa propre* langue). Cela dit, la traduction étant par nature une occupation qui exige de la méthode, il est évident qu'elle occupera la plus grande partie (sinon la totalité) d'une de mes journées de travail idéales. Il s'agit là, par conséquent, d'une priorité qui ne tient pas à l'essence, mais aux contingences : je ne peux pas m'imaginer m'installant à mon bureau de 9 à 11 pour écrire une nouvelle !

TL : *Ces deux formes d'écriture s'influencent-elles ?*

A.K. : Naturellement... En ce qui me concerne, je n'écris plus du tout comme quand j'ai commencé à traduire systématiquement Borges, c'est-à-

dire quand je me suis familiarisé un peu avec ses trucs d'écriture et que j'ai senti quelle force étonnante pouvait dégager ce genre littéraire incompris, la « nouvelle ». Inversement, je crois que j'ai acquis un style personnel en traduction aussi. Mais attention : il serait criminellement réducteur de me reconnaître derrière n'importe laquelle de mes traductions, essai de Borges ou texte acrobatique de Perec – alors que la même chose serait absolument fondée dans le cas des divers textes du même écrivain.

TL : *Quelles sont les qualités essentielles d'une traduction ?*

A.K. : Je n'en vois qu'une : ne pas laisser voir qu'elle est une traduction.

TL : *Qu'essaies-tu de rendre en priorité quand tu traduis ?*

A.K. : Ce que je vais dire paraîtra un peu... hérétique : le *style*. Remplacer un mot ou, si tu préfères, un contenu par un contenu à peu près équivalent dans l'autre langue, c'est ce qu'il y a de plus facile : peu à peu, tant bien que mal, on y arrive. La difficulté, c'est de trouver dans sa langue la *forme* la plus proche possible de l'original. On ne peut pas traduire Borges avec pour tout bagage la maîtrise de la langue populaire, de même qu'on ne peut traduire Queneau ou Perec sans jeter aux orties la toge professorale dont serait vêtu notre intellect. (Au fond, comme je l'ai écrit dans un texte intitulé *Notes pour une théorie individuelle de la littérature* : « Si la littérature n'est pas un jeu, alors nous sommes tous mal barrés... ») Un exemple : le livre de Carlos Fuentes – encore un grand nouvelliste –, *Agua quemada* (*Eaux brûlées*), se compose de quatre nouvelles qui ont, c'est vrai, un axe commun, mais qu'on dirait écrites par quatre auteurs différents ! En le traduisant, j'ai ressenti le besoin de devenir quatre auteurs différents, de sorte que le grec de la troisième nouvelle, par exemple, dont le héros est un aristocrate déchu, n'ait rien à voir avec la langue de la quatrième, dont tous les personnages, escrocs ou petits voyous, sont illettrés...

TL : *Quels sont tes outils ?*

A.K. : En plus des dictionnaires et des encyclopédies, je pense que l'outil le plus précieux dont je sois pourvu (le plus précieux, je crois, pour tout traducteur), c'est la faculté de *s'interroger* sans cesse. Je ne considère aucune phrase comme définitive si je n'ai pas *totalemment* compris ce qu'elle veut dire. Voilà qui épargnerait à je ne sais combien de traductions (et combien de traducteurs) des gaffes grandioses du type « les petits livres de Mozart » (au lieu de ses livrets) ou « C'est Benoît qui vient » (« Benedictus qui venit »)...

TL : *Comment organises-tu ton travail ?*

A.K. : Je fais d'abord une première version à toute allure – une espèce de blitzkrieg. Puis je reviens sans arrêt sur mon texte, pendant des jours, ou des

mois. C'est la phase où je rends les idiomatismes, où je trouve des équivalences aux éventuels jeux de mots ou néologismes de l'original, où je résouds les divers problèmes sémantiques. Le dernier passage, le plus difficile et le plus long, est celui consacré au style, avec un double but : se rapprocher du style de l'original, et préserver l'unité stylistique tout au long de la traduction.

TL : *T'arrive-t-il de lire ta version à haute voix ?*

A.K. : Je le ferais si je traduais pour le théâtre.

TL : *Travailles-tu à la commande, ou t'arrive-t-il de choisir tes textes ?*

A.K. : J'ai la chance de n'avoir pas traduit un seul livre sans l'aimer, ou sans le considérer comme un défi au traducteur. Et par défi, je n'entends pas seulement les plus voyants, du genre *Exercices de style* ou *Quel petit vélo...*, mais d'autres plus sournois, plus dangereux, comme dans *Woman into fox* de David Garnet où, sous un récit d'apparence lisse et académique, se cache l'apothéose de l'understatement britannique. Et cela vaut également pour les cas où la proposition est venue de l'éditeur.

TL : *Y a-t-il des œuvres intraduisibles ?*

A.K. : Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent, par exemple, que « la poésie est ce qui se perd dans la traduction ». Je crois que tout *doit* être traduit – sans être sûr, il est vrai, que tout *puisse* l'être. Je ne sais s'il y a beaucoup de textes qui résistent à la traduction. Il y a, bien sûr, *Finnegans Wake*, et à un degré moindre, *Cent mille milliards de poèmes*. En ce qui me concerne, je me suis battu au couteau je ne sais combien de fois, et suis ressorti sanglant, de certains textes de Borges, mais sans jamais le regretter. Si on me demandait quel est le dernier livre que j'essaierais de traduire, je répondrais sans détours : *A Tale of Two Cities* de Dickens, car je ne sais pas (ou peut-être, inconsciemment, je ne *veux* pas) traduire la toute première phrase, l'une des plus belles de la littérature anglophone : « It was the best of times, it was the worst of times... » De toute façon, comme l'a dit Borges, « L'original trahit la traduction » !

TL : *Penses-tu que la fréquentation de l'auteur nous aide à mieux le traduire ?*

A.K. : Je pense qu'une simple rencontre avec l'auteur qu'on traduit aide à résoudre certains problèmes techniques, mais cela n'est rien à côté de ce qui – je suppose – peut se produire quand il existe une relation profonde entre auteur et traducteur. J'ai toujours été jaloux de l'amitié entre Borges et Di Giovanni. J'ai eu l'honneur insigne de connaître Borges (mais pas le bonheur de discuter avec Queneau ou Perec), et l'immense privilège d'être

considéré comme son ami par Luis Sepúlveda, dont j'ai traduit presque toute l'œuvre ; j'ai aussi eu la chance d'entrer en contact avec un homme dont je n'oublierai jamais la courtoisie et la générosité : Jean d'Ormesson, du temps que je traduais son *Presque rien sur presque tout*. Quant à l'influence de l'auteur sur la traduction, je voudrais raconter l'histoire suivante. Quand Borges est venu en Grèce, en 1984, je me trouvais en train de traduire les *Six problèmes pour don Isidro Parodi*, et j'avais buté sur deux mots (« grox » et « regolax ») qui ne sont pas de l'espagnol et dont, malgré mes efforts, je n'avais pas retrouvé l'origine. Me présentant à Borges, j'ai saisi l'occasion pour l'interroger là-dessus. « Grox ? Regolax ? » Il était perplexe. « Qu'est-ce que c'est ? Qui a écrit ça ? » « Vous », ai-je bredouillé. « Aucun souvenir. Venez demain, je vous dirai. » Le lendemain, au beau milieu de sa conférence de presse, il se souvient brusquement de moi, s'interrompt et lance dans le micro : « Y a-t-il parmi vous le monsieur qui m'a demandé hier le sens de grox et regolax ? » « Je suis là », suis-je parvenu à dire avant que la terre ne m'engloutisse. « Eh bien, mon cher, je n'en ai pas la moindre idée. Faites comme vous voulez. »

TL : *Quelles relations entretiens-tu avec tes anciennes traductions ?*

A.K. : Difficiles... Quand j'en relis une, j'ai tendance à ignorer les réussites et à m'arrêter sur les moments d'hésitation (on a beau dire, ils se voient), sur les choix qui sont en général plus malheureux que ceux que je ferais maintenant. Mais il est vrai qu'en traduction, comme partout ailleurs, l'expérience apporte beaucoup : il y a les ficelles du métier qui sont à découvrir, à conquérir page par page – des prises vicieuses qui nous aident, quand un texte teigneux nous oppose une vive résistance, à l'envoyer au tapis.

TL : *Lis-tu des traductions ?*

A.K. : J'ai toujours beaucoup lu, mais j'évite les textes traduits : moi qui ne peux entrer dans un livre sans déplier mes antennes critiques, dès que je bute sur un « petit livre de Mozart », tout le plaisir de lire s'envole...

TL : *Quelle est actuellement la situation du traducteur littéraire en Grèce ?*

A.K. : Je ne connais personne en Grèce qui vive exclusivement de la traduction littéraire. Soit parce que la notion de « traducteur littéraire professionnel » n'est pas encore consacrée psychologiquement, soit parce que les rémunérations actuelles ne le permettent pas. Mais précisément, le fait de ne pas en vivre est ce qui me permet de compter parmi ceux qui « vendent chèrement leur peau ». Mes tarifs aujourd'hui oscillent autour de 65 F la page, alors que des traducteurs débutants ou moins coriaces ont du mal à toucher plus de 30 F... Un autre élément qui différencie les

traducteurs est la langue de départ. En Grèce, on considère stupidement l'anglais comme une langue « facile » (tu parles ! qu'ils essaient de traduire Dickens ou Nabokov !), tandis que l'espagnol (langue dans laquelle j'ai traduit beaucoup de livres), considéré comme... exotique, est payé plus cher.

TL : *La traduction est-elle enseignée en Grèce ?*

A.K. : Il n'existe pas, je crois, d'enseignement systématique de la traduction littéraire en Grèce – à l'exception de l'Institut français d'Athènes, où fonctionne depuis douze ans, grâce à l'obstination inspirée de Catherine Vélissaris, le Centre de la traduction littéraire (CTL). Il en sort chaque année une dizaine de jeunes traducteurs de littérature francophone, sinon parfaits, du moins déjà dégrossis.

TL : *Tu as travaillé, je crois, pour le CTL ?*

A.K. : J'ai animé un atelier de quatre fois deux heures où nous nous sommes efforcés d'inventer de nouveaux exercices de style...

TL : *Y a-t-il des livres que tu souhaiterais traduire ?*

A.K. : Oui, un livre qui malheureusement a déjà été traduit trois fois en grec : *Le bruit et la fureur* de Faulkner...

TL : *Que prépares-tu en ce moment ?*

A.K. : L'écrivain va publier en décembre 1998 un livre d'essais (littéraires, cinématographiques et pseudo-essais à la Borges), sous le titre de *Faux témoignages*, et le traducteur deux autres livres de Sepúlveda : *Hot line* et *Yacaré*. Parallèlement, j'écris le scénario d'un film de long métrage...

Propos recueillis par Michel Volkovitch

Né en 1946, Achilleas Kyriakidis vit et travaille à Athènes. Il a publié huit livres (nouvelles, essais, un roman...), rédigé six scénarios, tourné sept courts métrages, et traduit de l'espagnol, du français, de l'anglais et de l'italien plus d'une trentaine de livres, de Borges à Hemingway en passant par Fuentes, Sepúlveda, Queneau, Perec, Genet, Balzac, Rezvani, d'Ormesson... Ses interventions sur Queneau et Perec ont été publiées respectivement dans les *Actes des Troisièmes Assises* (Actes Sud, 1987) et *Traduire l'Europe* (Payot, 1992).